LES RESSORTS DE LA RADICALISATION ISLAMISTE DANS LES DÉMOCRATIES OCCIDENTALES

Farhad Khosrokhavar
Directeur d'études à l'EHESS

L'endoctrinement islamiste d'un certain nombre de jeunes est un phénomène que connaissent, avec des intensités différentes, tous les pays occidentaux. En France, sa réception peut être favorisée par les caractéristiques sociales de certaines banlieues et par une affirmation plus vigoureuse de la laïcité que dénoncent les islamistes. Farhad Khosrokhavar dresse une typologie des « djihadistes » européens, analyse les divers ressorts de leur engagement dans le terrorisme et insiste sur le nombre croissant de femmes parmi eux. Il explique aussi qu'il appartient aux démocraties de réactiver le lien social et de susciter de nouveaux engagements loin de la dystopie djihadiste.

C. F.

Les thèses monolithiques sur le djihadisme

Deux thèses s'affrontent au sujet du djihadisme au sein des démocraties occidentales. Pour l'une, les démocraties seraient plus vulnérables au terrorisme et en particulier au terrorisme islamiste – « djihadiste » ; pour l'autre, elles auraient davantage de ressources pour s'en défendre que les régimes autoritaires ; les statistiques, selon que l'on prend le nombre des terroristes, des attentats ou encore d'autres facteurs, donnent raison aux deux à tour de rôle[1]. Par ailleurs, un regard sur les démocraties européennes montre qu'il existe entre elles de très larges différences, tant pour le nombre des attentats que pour leur caractère meurtrier : la France en 2015 (et vraisemblablement 2016) a été la plus atteinte, avec pour le seul 13 novembre plus de 130 morts ; l'Allemagne a souffert de plusieurs attentats en 2016 mais le nombre des morts y est de très loin inférieur ; quant à l'Angleterre, les attaques terroristes y ont causé un nombre de victimes fort réduit dans les dernières années. Et l'Italie n'a pas été le théâtre d'attentats réussis[2].

Cela signifie que les démocraties ne sont pas uniformément vulnérables au terrorisme, notamment djihadiste, forme la plus répandue actuellement. Qu'est-ce qui différencie entre eux les pays de l'Europe de l'Ouest face à ce terrorisme ? Une seconde question conduit à s'interroger sur ce qui distingue l'Europe du continent américain, où les vocations jihadistes restent beaucoup plus rares en dépit de la politique américaine autrement plus agressive pourtant sur le plan militaire au Moyen-Orient.

(1) Voir pour un résumé de ces thèses et leur caractère contradictoire Raflik J. (2016), *Terrorisme et mondialisation*, Paris, Gallimard, p. 47 et *passim*.

(2) Par contre, des pays comme le Pakistan, l'Irak, l'Afghanistan ont vu un nombre fort important d'actes terroristes, incomparablement plus meurtriers qu'en Europe.

En outre, s'affrontent deux visions, l'une considérant le djihadisme comme la radicalisation de l'islam, l'autre comme l'islamisation de la radicalité[3]. Par ailleurs, s'opposent encore ceux qui l'appréhendent comme un phénomène « *leaderless* » (sans direction unifiée par le haut) ou au contraire structuré[4]. La recherche montre que la réalité est rebelle à de telles visions et qu'il convient de les articuler plutôt que de les opposer. Il en va de même pour les thèses qui mettent en avant le caractère « dépressif » des djihadistes[5] ou leur sexualité problématique[6], ou encore le fait que le djihadisme procède d'une nature sectaire, un certain nombre de jeunes cédant à son endoctrinement[7], ou qu'il existe une demande « révolutionnaire » de la part des jeunes désireux de s'engager dans cette voie[8]...

Dans cet article, nous proposons une vision phénoménologique de l'engagement dans la voie terroriste consistant à analyser l'intentionnalité des acteurs, mais aussi à la contextualiser en procédant à une typologie afin d'exhiber la diversité des profils djihadistes dans les sociétés européennes. Celles-ci connaissent une « crise d'utopie » du fait de la disparition des mythes fondateurs et des grandes causes mobilisatrices du XIX[e] siècle, notamment la lutte des classes et le républicanisme.

La différence entre la France et les autres pays européens

L'une des raisons invoquées pour expliquer une intensité plus grande du terrorisme dans certains pays renvoie à leur implication militaire dans un État où se déroule une guerre civile entre djihadistes et non-djihadistes : ainsi les interventions militaires de la France au Mali, en Syrie, en Afghanistan engendrent l'adversité de l'État islamique (que nous appellerons Daech par son acronyme arabe) qui la prendra alors pour cible privilégiée, comme on l'a vu lors des attentats du 13 novembre 2015 directement inspirés voire financés par lui. Cette thèse a une indéniable pertinence mais elle est insuffisante pour expliquer de nombreux attentats, dictés par exemple par la « profanation » du Prophète par des journaux et des caricaturistes comme dans le cas de *Charlie Hebdo*. Par ailleurs, les États-Unis, qui ont une politique beaucoup plus « répressive » vis-à-vis de Daech, ont beaucoup moins souffert que la France. Et l'Angleterre intervient elle aussi activement sur le théâtre de guerre syrien par ses bombardements aériens.

Les facteurs externes ne suffisent donc pas à expliquer ce phénomène, pas plus que les facteurs généraux comme l'exclusion, le racisme, ou encore l'islamophobie que l'on relève *grosso modo* autant en France que dans d'autres pays européens.

Les banlieues

Des espaces confinés

L'une des raisons susceptibles d'être corrélée avec le nombre important en France de candidats volontaires au djihad, capables de tuer des innocents sur le sol national, concerne les banlieues, ces espaces plus ou moins confinés, habités par une population appartenant en très grande partie aux couches défavorisées et regroupant massivement des jeunes d'origine immigrée (provenant surtout d'Afrique du Nord). Dans ces banlieues, le taux de chômage est fort élevé, souvent très supérieur au taux moyen, et la délinquance chez les jeunes hommes est de loin supérieure à celle des quartiers de classes moyennes. Les banlieues, que des sociologues ne craignent pas d'appeler des ghettos vu leur séparation du reste de la population urbaine et l'impression d'enfermement de leurs habitants[9], engendrent un sentiment de stigmatisation intense et

(3) On rencontre ce conflit d'interprétation entre Gilles Kepel. et Olivier Roy. Même si ce dernier a raison en reliant la radicalisation djihadiste à un sentiment initial de « haine » à l'égard de la société, c'est en référence à une version radicale de l'islam qu'approfondissent nombre de jeunes radicalisés, notamment en prison, que leur trajectoire se poursuit ensuite. Voir Khosrokhavar F. (2016), *Les prisons de France*, Paris, Robert Laffont, 2016 ; *Radicalisation*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014.

(4) On rencontre ce type de conflit d'interprétation entre Marc Sageman et Bruce Hoffman. Voir : Sageman M. (2008), *Leaderless Jihad*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press ; Hoffman B. (2008), « The Myth of Grass-Roots Terrorism », *Foreign Affairs* 87 : 3.

(5) « British jihadis are depressed, lonely and need help, says Prof », *by* Sarah Knapton, *Science Editor*, 15 octobre 2014.

(6) Pour l'écrivain Tahar Ben Jelloun, les islamistes ont « un problème de sexualité non résolu », *L'Obs*, 29 août 2016.

(7) C'est, en simplifiant, la thèse de Dounia Bouzar et de certains psychanalystes à ce sujet.

(8) Atran S. (2016), « L'État islamique est une révolution », *L'Obs*, 2 février.

(9) Voir Lapeyronnie D. (2008), *Ghetto urbain*, Paris, Robert Laffont.

une sous-culture de déviance. Une partie des jeunes garçons se laisse embarquer dans le trafic de drogues, le vol et les braquages. Avec ensuite comme parcours la prison, la récidive et la fréquentation plus ou moins récurrente des institutions pénitentiaires.

Une sous-culture marquée par la haine

Le contenu anthropologique de cette sous-culture est ce que les jeunes appellent la « haine » : rejet de la société et de ses normes, volonté d'en découdre avec les forces de l'ordre accusées d'arabophobie et d'islamophobie, rejet de « l'uniforme » (pompiers et conducteurs de bus inclus), sentiment que la colonisation des parents et des grands-parents continue avec l'attitude de la société française et de son administration à leur égard. Les études sociologiques confirment certes qu'un « Arabe » a beaucoup moins de chances d'être embauché, à qualification égale, qu'un « Français »[10].

Cet espace « géographique » est en fait un espace symbolique au sein duquel les relations sont distordues entre les « jeunes » et le reste de la société, en particulier les forces de l'ordre. Cette socialisation déficiente n'est pas sans lien avec la structure familiale : la famille fréquemment monoparentale des banlieues présente des différences anthropologiques majeures avec celle des classes moyennes urbaines, le trait distinctif le plus saillant étant qu'il s'agit d'une famille patriarcale décapitée, alors même que celle des classes moyennes est souvent une famille recomposée où le patriarcat est remis en cause. Un nombre notable de jeunes sont envoyés dans des foyers, faute de trouver une place au sein d'une famille éclatée où la mère seule n'arrive pas à gérer les relations souvent violentes en son sein. La vie de ces jeunes garçons est scandée par la déviance et la prison, marquée par une « haine » de la société qui culminera dans le djihadisme lorsqu'une illumination les transforme en « *born again* ». Cette alchimie des banlieues demeure une spécificité française en raison de l'intensité de la haine et de la désocialisation (la « désaffiliation » dans le langage de Robert Castel[11]) qu'elle engendre : l'écrasante majorité des jeunes qui ont participé aux attentats jihadistes en France depuis 2012 sont originaires desdites banlieues : Mohamed Merah, Mehdi Nemmouche, les frères Kouachi, Amedy Coulibaly et certains des terroristes du 13 novembre 2015… Ailleurs, comme en Grande-Bretagne, ce modèle existe certes (les « *poor inner cities* » et les « Pakis », désignation péjorative pour les jeunes d'origine pakistanaise au taux de délinquance élevé) mais il est loin d'avoir la même ampleur qu'en France.

La version endurcie de la laïcité

Un autre trait singularisant la France par rapport aux autres sociétés européennes est la laïcité dans une version souvent jugée inflexible depuis la décennie 2000, et surtout après les attentats meurtriers de janvier 2015 qui ont traumatisé la société. Elle braque une partie des musulmans contre celle-ci et l'État, et surtout rend plus malaisée la défense des valeurs républicaines face au djihadisme, dans la mesure où, parmi les musulmans, une partie de celles et de ceux qui voudraient s'opposer au terrorisme islamiste se trouvent eux-mêmes sur le banc des accusés, taxés de fondamentalistes religieux en cas de port du foulard ou d'observance visible des prescriptions religieuses. Daech ne cesse par ailleurs de dénoncer l'attitude intransigeante de la France vis-à-vis de l'islam pour encourager les jeunes musulmans ou les convertis à y perpétrer des attentats.

Typologie des djihadistes : adolescents et jeunes, filles et garçons, hommes et femmes, convertis et *born again*

Le djihadisme, présent pratiquement dans la quasi-totalité des pays européens, s'y caractérise par un ensemble de traits communs. Le choix de la violence comme moyen privilégié sinon exclusif de se comporter vis-à-vis des sociétés occidentales s'observe dans tous les courants djihadistes, à des degrés divers, d'al Qaïda à Daech.

Les adolescents et les jeunes hommes

Portrait-robot du djihadiste

L'image du djihadiste européen est celle d'un homme (et de plus en plus une femme), voire un adolescent ou une adolescente, converti ou d'origine musulmane qui s'identifie à l'islamisme radical. Le portrait-robot est à plusieurs entrées :

- le djihadiste des quartiers appauvris ou des ghettos, en France les banlieues, en Angleterre les centres-

(10) Voir Adida C., Laitin D. & Valfort M.-A. (2013), *Mesurer la discrimination, Apports de l'économie expérimentale*; Valfort M.-A. (2015), *Musulmans : la réalité des discriminations au travail* 09/04/, http://www.latribune.fr/opinion/tribunes/musulmans-la-realite-des-discriminations-au-travail-467384.html

(11) Voir Robert R. (1995), *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Paris, Fayard.

villes appauvris… Ce type-là est incarné par des jeunes qui présentent certains traits caractéristiques : passé délinquant, passage en prison, fréquentation d'autres jeunes en voie de radicalisation, souvent un voyage initiatique dans un pays où sévit la guerre civile et où les extrémistes islamistes ont pu se faire une place ou même fonder un « État » – la Syrie en est le modèle mais ce type de séjour peut aussi avoir lieu au Mali, au Yémen, voire en Libye –, ou établissement de liens avec Daech soit par le biais d'Internet, soit par un recruteur, soit les deux à la fois ;

- ce portrait se dédouble d'un autre, celui des jeunes des classes moyennes qui sont partis en Syrie, surtout à partir de 2013, et dont le nombre s'est accru de manière significative en 2014 et 2015, le nombre d'Européens ayant quitté leur pays pour aller se battre surtout aux côtés de Daech (mais dans une moindre mesure, Jabhat al Nusra, filiale d'al Qaïda) s'élevant à quelque 5 000 personnes, dont 500 femmes ;

- on trouve aussi de plus en plus des jeunes convertis, filles et garçons, chez les adolescents, la conversion s'effectuant souvent dans un laps de temps très court, en quelques semaines, voire moins. La dimension affective prime dès lors sur celle de l'adhésion à une idéologie. La conversion exprime la quête d'une nouvelle communauté dans la foi, la religion d'appartenance du jeune lui paraissant froide, voire inexistante. La « non-religion » leur paraît de plus en plus angoissante, la laïcité et le républicanisme ne donnant plus à ces jeunes le sens d'un sacré porteur d'un horizon d'espérance, contrairement au passé où la fraternité républicaine véhiculait la promesse de conjoindre en une totalité organique la liberté et la justice sociale (l'égalité) au sein d'une humanité triomphante en marche vers le progrès social et politique.

Quête de l'islam…

La quête de l'islam s'inscrit, au cours des années 2013-2015, dans une double perspective : d'abord celle du triomphalisme de Daech, qui parvient à s'étendre rapidement en Irak et en Syrie et à battre à plate couture une armée irakienne en crise et une armée syrienne éclatée. Le triomphe passager de l'État islamique contre ses adversaires en 2014 paraît à nombre de jeunes témoigner du soutien de Dieu et de la nature authentiquement islamique de cet État. Par ailleurs, la propagande de Daech en direction des jeunes Européens n'insiste pas sur la dimension religieuse mais sur la culpabilisation (l'islam est en danger et il faut agir et s'engager totalement) et sur la fascination d'une vie héroïque scandée par la rupture avec un quotidien marqué par l'ennui. Les jeunes d'origine chrétienne viennent dans leur majorité de familles peu pratiquantes ou de culture religieuse fort diluée : nombre de jeunes convertis en prison nous ont fait part de leur manque de culture chrétienne, l'islam étant pour eux une religion enfin dotée d'un ensemble de codes et de normes qui leur dit ce qui est autorisé et ce qui est prohibé au nom de Dieu. Ce que cherchent ces jeunes, c'est un principe transcendant leur dictant au nom d'un Dieu « au-delà de l'humain », une éthique par-delà toute incertitude. Ils sont souvent en quête de normes, à la différence de la génération de mai 1968 qui rejetait celles en vigueur et cherchait la spontanéité et la subjectivité dans l'amour libre (« faites l'amour, pas la guerre ») et le déchaînement de la festivité (les fêtes musicales où l'on consommait de la drogue et où on vivait intensément son anarchisme sentimental). À présent, plus les normes sont répressives et plus elles portent sens : le besoin de tracer la ligne de démarcation entre le permis (*halal*, religieusement autorisé) et le prohibé (*haram*, religieusement interdit) sous une forme rigoriste fait partie de leur psyché.

... et dystopie

Dans des sociétés européennes où plus aucune utopie crédible ne se profile à l'horizon, c'est la « dystopie » de Daech, son utopie régressive et répressive, qui semble emporter l'adhésion de ces jeunes « à la recherche du sens perdu », sens qu'ils trouvent dans une version violente de l'islamisme en rupture avec leur quotidienneté faite d'une vie paisible dans cette partie de l'Europe apaisée et sans expérience de la guerre depuis sept décennies. La « griserie » guerrière, sanctifiée par l'islamisme radical sous forme de djihad, anime beaucoup de jeunes hommes, rêvant d'une vie intense et héroïque. Le succès de Daech réside dans sa capacité manipulatrice, son aptitude à faire vibrer la corde sensible de l'exotisme, du romantisme, de la culpabilisation et de l'héroïsme chez des jeunes qui craignent le déclassement social parmi ceux des classes moyennes et se sentent acculés à une vie insignifiante et médiocre chez les jeunes de banlieue. L'aspiration au sacré et à l'immortalité chez les adolescents se conjugue à ce désir d'« être quelqu'un », Daech fonctionnant comme un rite de passage leur permettant d'accéder de manière accélérée à l'âge adulte, à la différence d'une Europe où l'on peut demeurer au domicile familial la vingtaine révolue, notamment à cause de l'incapacité à assurer son autonomie financière. Daech permet de rompre le cordon ombilical avec la famille, de s'assumer comme homme et comme femme, de devenir adulte, le départ en Syrie donnant droit souvent à un logement spacieux, à un « statut de guerrier » et à la possibilité de se marier et de fonder une famille, rêve difficile à réaliser en Europe. Le sentiment de toute-puissance est particulièrement déterminant chez les jeunes hommes qui prennent part à la guerre, la participation à l'effervescence « festive » de la guerre jouant un rôle cathartique pour leur malaise adolescent et post-adolescent.

Les jeunes filles et les femmes de Daech

Des motivations diverses

Dans l'imaginaire des jeunes filles séduites par le djihadisme, on trouve, nonobstant l'étonnement qu'on peut en éprouver, le désir d'une vie autre, exotique, romantique, sous l'ombre protectrice des chevaliers de la foi. En même temps, elles en relativisent l'importance puisqu'elles acceptent qu'ils meurent en martyrs et quelques-unes d'entre elles souscrivent même à l'idée de se remarier en cas de disparition du premier mari. L'indifférence vis-à-vis du féminisme – dont l'histoire leur échappe grandement –, voire son rejet, jouent aussi un rôle essentiel dans leur quête de la féminité. Elles désirent être « femmes » – exclusivement femmes – en se distinguant d'avec l'homme sous une forme mythifiée. Elles expriment ainsi leur volonté de faire peau neuve face à une distribution des sexes qui leur semble de moins en moins gratifiante, leur spécificité féminine disparaissant dans l'indistinction angoissante d'une identité « unisexe ». Certaines de ces filles et femmes embarquées dans l'aventure de Daech n'aspirent donc qu'à mettre leur fonction reproductrice au service d'une tradition mythifiée.

Un autre sous-groupe entend militer directement au service de l'islamisme radical et ses protagonistes rejoignent la brigade al-Khansa, où elles apprennent à manier les armes et à fabriquer des explosifs. Chez elles, l'identification à l'ordre islamiste dans les premiers mois de leur séjour en Syrie est mise à l'épreuve d'une dure réalité, puisqu'en tant que femmes elles se voient dénier toute autonomie dans leurs mouvements (nécessité de se marier avant de pouvoir sortir en compagnie de l'époux) et connaissent l'enfermement dans une maison commune aux femmes non-mariées (*magharr*). Par ailleurs, elles peuvent se voir assigner des tâches comme celle de superviser la « moralité » islamique de la population, se faisant ainsi détester par les autochtones qui voient en elles les suppôts d'un ordre impérialiste imposant derechef la volonté des Occidentaux au monde arabe, cette fois au nom de l'islam. Certaines acceptent même d'être les directrices des maisons de tolérance où sont enfermées des esclaves yazidies[12]. Ce sous-groupe de jeunes filles et femmes entend se réaliser par la violence directe, se distinguant à la fois du féminisme occidental et de l'image traditionnelle de la femme musulmane. La violence sert de catalyseur à une nouvelle identité où s'abolit la différence avec les hommes, où elles deviennent égales à eux[13]. Mettre au monde des « lionceaux » au service de Daech participe aussi de leur identité surmasculine[14].

(12) Les femmes et les enfants appartenant à cette religion, jugée idolâtre par Daech, sont réduits en esclavage, les hommes mis à mort. Voir « UK female jihadists run ISIS sex-slave brothels », *Al Arabiya News*, 12 septembre 2014.

(13) Hoyle C., Bradford A., Frenett R. (2015), *Becoming Mulan ? Female Western Migrants to ISIS*, Institute for Strategic Dialogue.

(14) Voir Malik S. (2015), « Lured by Isis : how the young girls who revel in brutality are offered cause », *Guardian*, 20 février.

Pour un troisième sous-groupe, l'adhésion à Daech a une vertu roborative, la participation à la fête guerrière dissipant la dépression, le mal-être, le malaise identitaire. Vivre dans cette situation « exceptionnelle » revêt pour elles un sens et une intensité à même de leur faire oublier pour un temps la situation inférieure de la femme sous Daech, dissimulée sous la notion de « complémentarité ».

L'attractivité du djihadisme pour les adolescents et post-adolescents

Plus généralement, une catégorie distincte se trouve massivement embarquée dans l'aventure djihadiste en Europe, il s'agit des adolescents et des post-adolescents (allant jusqu'à la vingtaine tardive…), garçons et filles confondus. La transition de l'adolescence à l'âge adulte se révèle souvent problématique pour les adolescents d'origine maghrébine, notamment dans les familles recomposées (classes moyennes) ou monoparentales (les familles des banlieues). On y observe souvent la domination violente des grands frères qui cherchent à remplacer le père sans en avoir l'autorité morale. Cette domination s'exerce contre leurs sœurs dont ils veulent préserver la chasteté. Et, quelquefois, le projet de départ en Syrie pourra donner à celles-ci l'occasion de rompre avec la structure familiale.

Par un paradoxe apparent, hormis quelques cas parfois médiatisés, les jeunes filles originaires des banlieues sont minoritaires parmi les recrues du jihadisme. Un écrasant pourcentage de ces dernières provient des classes moyennes, elles sont issues de familles musulmanes ou se sont converties à l'islam ; au contraire, en France les jeunes hommes viennent majoritairement des banlieues, avec un niveau d'instruction faible, à la différence là aussi des jeunes filles dont le niveau d'études est nettement supérieur.

Les premières vagues de jeunes femmes parties en Syrie ont servi de « recruteuses », envoyant des e-mails, entretenant des blogs, donnant une image d'Épinal de la situation d'épouse de « mujahids » (combattants du jihad).

Démocraties sans utopie et jihadisme dystopique

Avec l'avènement de Daech en Syrie et en Irak, on assiste donc à l'apparition de nouveaux acteurs djihadistes en Europe : des jeunes femmes et des jeunes filles (leur nombre était marginal par le passé, à présent, elles forment plus de 10 % des départs en Syrie) ; des adolescents et postadolescents, filles et garçons confondus (il n'y en avait pas auparavant en Europe), des membres des classes moyennes (autrefois marginal, leur pourcentage s'élève maintenant jusqu'à 40 % des départs), des convertis (jusqu'à 20 % des départs, à la différence du passé où leur nombre était faible). L'attrait pour Daech est lié à des facteurs tant externes (sa faculté de manipulation par l'Internet, mais aussi ses moyens financiers beaucoup plus importants que ceux d'al Qaïda) qu'internes (le malaise des jeunes, la peur du déclassement social, le sentiment de vide, la fascination de la guerre et de l'héroïsme, le romantisme naïf des jeunes adolescents et postadolescents).

Le djihadisme prospère sur l'absence d'utopie dans une Europe où les idéologies classiques ont perdu leur capacité de mobilisation. Il revient à nos sociétés de susciter de nouveaux engagements – humanitaires, citoyens, écologiques… – capables de donner un sens au vivre ensemble.